

Où, réunis chez toi par la gaité,
 Noyant les préjugés dans des flots de Champagne,
 Versé par sa compagne,
 Chacun parloit, buvoit, chantoit en liberté.

QUELQU'FOIS agités de leur noble délire,
 La nuit, le verre en main, des maîtres de la lyre
 Nous comparions les chef-d'œuvres divers ;
 Tandis que , poursuivant sa brûlante carrière ,
 Le Dieu de la lumière
 Nous retrouvoit encore à déclamer leurs vers.

IVRESSE de l'esprit, trompeuse confiance,
 Qui de nos jeunes cœurs flattiez l'insouciance,
 Vous n'êtes plus ; à nos devoirs rendus,
 Il ne nous reste , hélas ! des plaisirs du bel âge ,
 Que le triste avantage
 De regretter des jours si doucement perdus.

INSENSÉ , je croyois , honorant mes semblables ,
 Que dans leurs jugemens les mortels équitables
 Du beau , du bon , étoient toujours épris !
 Non , non , mon cher Laverne , il n'est point de mérite
 Dont l'orgueil ne s'irrite ,
 Point de vertu dont l'or ne dispute le prix.

DES enfans d'Apollon la lumière importune
 Déplat dans tous les temps à l'aveugle fortune.

Par le travail combattons son erreur ;
 Instruits par les écarts d'une ardente jeunesse ,
 Songeons à la vieillesse :
 Il faut que la raison nous conduise au bonheur.

MÉRITONS qu'à son tour Minerve nous inspire ;
 Des Belles trop long-temps le dangereux empire
 Trompa nos cœurs dans leurs fers arrêtés ;
 A force de talens vengeons-nous des cruelles ,
 Et que les infidèles
 Apprennent à rougir de nous avoir quittés.

VIENS, Déesse des Arts, viens consoler ma vie ;
 Accorde à mes travaux les succès du génie :
 J'ai conçu moi besoin de ton secours ;
 Amène sur tes pas les filles de mémoire ;
 Sageffe, Amitié, Gloire,
 Faites-moi, s'il se peut, oublier mes amours.
 (Par M. François, Peintre.)



S T A N C E S

Au Maréchal Duc DE MOUCHI, lors de son passage à Monregeau, petite ville du Comté de Comminges.

LA splendeur de ces lieux égale
L'éclat du plus brillant séjour,
La pompe d'une capitale
Et le spectacle d'une Cour.

SUIVI de nombreuses cohortes,
Un Héros favori de Mars,
Monregeau, courbe sous tes portes
Un front blanchi dans les hasards.

D'ARPAJON bannis la mémoire,
Entends les Nymphes de ces eaux *
Murmurer une hymne à ta gloire,
Et t'appeler sous leurs roseaux.

FIXE ton char, sage Noailles;
A leurs ondes livre ton corps;
La gloire brille dans Versailles,
La santé règne sur leurs bords.

(Par M. l'Abbé * * *,)

* Les Eaux fameuses de Bagnères, de Bigorre & de Bagnères de Luchon.

PETIT PIERRE DE BARCELONETTE,
Anecdote.

VERS les dernières Fêtes de Noël, je passai au bureau de la poste aux lettres pour affranchir quelque argent que j'envoyois à un ancien Domestique. Je ne fais quelle douce satisfaction, mêlée d'un sot orgueil, chatouilloit mon cœur, en allant faire une pure action de justice que ce vain sentiment tâchoit de me représenter comme un acte de bienfaisance. Mais il le faut confesser, je me sentis intérieurement très-humilié par la comparaison que je fus bientôt obligé de faire de mes sentimens avec ceux du personnage dont on va lire la conversation.

Ah! si le petit peuple avoit ses Historiens, si au-lieu d'épier les ridicules pour les exposer sur nos Théâtres, nos Écrivains devoient les peintres naïfs des vertus qui brillent si souvent dans l'obscurité de ces classes infimes, on l'ennoblirait à ses propres yeux, ce pauvre peuple; il seroit plus aimé, plus honoré. Eh! qui ne suit que ces faciles récompenses ont toujours été le mobile des plus grandes actions chez les peuples anciens? La plus pure vertu se nourrit secrètement de l'espoir de n'être pas oubliée. Les classes qu'un inique préjugé prive de toute marque de considération, ne peuvent être composées que

de vils esclaves.... Que de traits d'héroïsme n'a t'on pas dû jadis à de simples branches de chêne ou de laurier ? Dénouons donc au Public , au Gouvernement , à la postérité , ces vertus sans faste & sans égoïsme , qui s'ignorent , pour ainsi dire , elles-mêmes , & ne souffrons pas qu'on calomnie la portion la plus nombreuse , la plus utile & la plus respectable des enfans de notre patrie.

Il est temps d'arriver enfin à la petite Anecdote que le Lecteur attend peut-être avec impatience. Je lui promets un plaisir si son cœur est fait pour sentir l'aimable simplicité de la nature & de la vraie vertu.

— Je vais donc à la poste aux lettres. Je traverse la cour , je parviens à ces salles hautes , où dix Commis affairés sont engagés dans leurs retranchemens à barreaux , & prenant place (en attendant mon tour) non loin d'un long tuyau de poêle , je me trouve assis à côté d'un jeune Montagnard , veste rousse , cheveux lissés & ronds ,

Et sentant bien plus fort , mais non pas mieux que roses.

Un mot de provençal que je lui adressai nous eut bientôt fait lier conversation à mi-voix.

— D'où êtes-vous ? (d'ouinté sias , coupaire ?)

— Et , d'auprès de Barcelonette , répondr'il en patois.

— Que faites-vous à Paris ?

— Et , je joue de la vièle , je chante *digo Jeaneto , ti volas ti louga* ; j'accompagne

tant que je puis le magicien de la lanterne ; je cours les porcherons & les boulevards pour y faire danser le peuple , (le peuple !) ah ! Monsieur , continue-t'il , dans ce Paris sans pair , c'est tout que d'avoir un talent agréable !

— Oui , vraiment , mon ami , c'est tout que cela , & je connois des farceurs & des baladins qui ont équipage..... Mais avec ton talent agréable tu dois gagner gros ! font-ce tes épargnes que tu envoies au pays ? Est-ce pour acheter quelque pièce de terre , & la joindre , comme vous faites tous , a un petit héritage ?

— Pauvre de moi ! s'écria-t'il en haussant les épaules , je suis né tout nud , comme je mourrai ; quand je vins à Paris , vers mes neuf à dix ans , pour y ramoner les cheminées , je ne reçus de mes parens que 24 sols & un coup de pied au cul. (Je cite ses propres paroles ; c'est apparemment là une pièce de manumission.)

— Tes parens sont donc bien durs ?

— Oh ! non , Monsieur , c'est seulement qu'ils étoient bien pauvres. Ils sont tous morts , & c'est bien heureux quand on n'a rien.

— Et à qui , mon enfant , à qui va donc tout cet argent que tu tiens là dans ce morceau de toile ? Il me semble qu'il y en a beaucoup !

— Beaucoup ! hélas , non. Il n'y a que dix-huit francs.

— Ah ! ah ! je devine ; tu auras mis à la loterie , & le bonheur....

— Oh ! que nani , je ne suis pas si bête ! je ne fais pas payer avec ce que je tiens , ce que je ne tiendrai jamais.

— Pardon , mon ami , pardon ; je te faisois injure. *La loterie est un impôt sur les mauvaises têtes* , & la tienne ne me paroît pas faite pour cette capitation. Mais comment peut-il n'y avoir que 18 liv. dans ce gros paquet ?

— Dame ! c'est qu'ils sont tels que je les ai gagnés. Ils sortent *de la tire-lire* ; ce sont mes économies d'un an. Tenez , voyez plutôt.

Je regardai avec une curieuse compassion cette offrande exprimée de la sueur d'un malheureux , & je commençai à me douter que peut-être c'étoit là un de ces sacrifices qu'il ne faut pas estimer par la modicité intrinsèque du don : je me rappelai avec attendrissement *le denier de la veuve dans l'Évangile* , & le jugement qu'en portoit le suprême appréciateur des actions humaines. Je regardai donc dans sa main , & je vis là toutes les menues & grosses monnoies de la nation , depuis le large écu de six livres jusqu'à l'humble liard glacé de verd de gris. Les gros sols y abondoient sur-tout , & enflaient le petit sac dix fois plus qu'il n'auroit dû l'être.

— Mais à qui enfin peux-tu donc envoyer cela ? Serois tu marié là-bas ?

— Marié ? mon dieu non ! si je l'étois , je

serois donc bien malheureux de vivre à deux cent lieues de ma femme !

Et vous, Monsieur, poursuivit-il, envoyez-vous aussi cela au pays ? (en touchant un petit paquet que je tenois dans ma main) sans doute c'est de l'or. Ah ! de grâce, montrez moi donc un *lovis d'or* tout neuf, que je sache comment ils sont faits.

— J'en tire un de ma bourse, & le lui montre. Il le regarde aussitôt de tous ses yeux, & le baise deux fois du côté de l'image.

— Tu ne veux donc pas m'apprendre qui tu pensionnes à Barcelonette !

— Oh ! si fait, si fait, mon cher Monsieur. Je ne fais ni publier ni cacher toujours une bonne action ; & ce ne doit pas être un grand péché que de donner bonne opinion de soi, quand on y est engagé par les circonstances.

— Fort bien. Tu parles comme un sage.... Eh bien !

— Eh bien, j'envoie, je vous l'avoue, mes petites épargnes à la bonne *Catherine Merville*, qui, après la mort de ma mère, se chargea de moi pauvre, me nourrit de son lait, & me soigna comme son enfant. Elle est bien infirme à présent, ma pauvre nourrice ; ces 18 liv. la feront vivoter pendant l'hiver. Dans le beau temps, elle travaille, elle glane, elle va au bois, & l'année se passe tant bien que mal.

Le récit du Montagnard m'attachoit, comme le Discours du Paysan du Danube dans La Fontaine ; son ton sur-tout, ce ton si fac-

tice, m̄ exagere, vrai comme la nature, & simple comme la vertu, me pénétrait & me chatmoit l'âme. Je me comparois à lui avec un désavantage contristant pour mon amour-propre.

— Mon ami, lui dis-je, écoute: ce doit être une rareté à Barcelonette & dans sa banlieue, que de voir le portrait *en or* de notre bon Roi, que tu baïsois tout à-l'heure avec tant de tendresse & en véritable François. Ces *louis* viennent d'être frappés, tu le sais; ils sont rares & beaux. Donne-moi cette monnoie que tu tiens-là, & qui me fera grand plaisir, & prends ce *louis* en échange. Tu l'affranchiras; car il faut qu'il arrive tout entier, & le même, s'il est possible, chez ta pauvre *Catherine*. Laisse-moi t'arranger tout cela au bureau devant toi, & sans qu'il t'en coûte rien.

— Mon dieu, Monsieur, que vous êtes bon! ah! si vous saviez le plaisir qu'elle aura de recevoir *tout un louis d'or* de son cher *Petit Pierre*! elle croira que je suis riche, & la pauvre femme en pleurera de joie.

— *Petit Pierre*, mon ami, tu ne fais pas celle que tu me causes toi-même, en me devoilant ingénûment ta bonne âme!... Mais, dis-moi, que te reste-t'il dans ta poche? Parle franchement; rien, peut-être?

— Oh! Monsieur, je vous vois venir avec votre question. Il ne me reste rien à la vérité; mais n'ai je pas ma vièle? Ne sommes-nous pas aux fêtes? Tout le monde dansera. Je ga-

gnerai un écu par jour plus ou moins. Vous voyez bien, Monsieur, que je n'ai besoin de rien. J'accepte avec joie & reconnoissance ces six francs pour ma mère nourrice; mais du reste, je tiens que tant qu'on peut gagner sa vie avec ses bras, il ne faut pas rendre la main. L'honneur me dit ça, là, dans ma conscience; & je n'aime pas à contrarier sa voix.

Je restai confondu d'entendre ainsi parler un homme dont les dehors paroissent aussi incultes que rebutans. Je m'écriai avec Molière : *Où diable l'honnêteté va-t'elle se nicher !*

Puissent de pareils traits, bien plus communs qu'on ne pense, ajouter à l'amour des honnêtes gens pour le peuple !

(Par M. Bérenger.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Famine*; celui de l'Énigme est *Mouche*; celui du Logogryphe est *Pain*, où l'on trouve *pin*, *Pan*, *pa* (faisant moitié de *papa*), *Ai* (vignoble de Champagne), *an*.



CHARADE.

ON déjeûne avec mon premier ;
 L'hiver mon dernier vous attire ;
 Si l'on veut à-la-fois s'amuser & s'instruire ,
 Il faut aller à mon entier.

ÉNIGME.

ON trouve en moi tout ce qu'on veut ,
 Or, argent, fruit, animal, vertu, vice.
 Dans mon sein attrape qui peuss
 Il s'ouvre pour qu'on s'enrichisse ;
 J'en ai d'autant mieux le moyen
 Qu'en offrant tout je ne perds rien.

(Par un Ancien Militaire.)

LOGOGYPHE.

DE l'erreur & de l'ignorance
 Vous voyez un enfant gâté.
 Sur onze pieds je me balance
 Avec grâce & légèreté ;
 Si vous brisez mon existence,
 Sans peine alors vous trouverez

Un nom adoré de la France ;
Le local que vous habitez ;
Ensuite un écueil se présente ;
Je vois le nocher infernal ;
Un fruit ; un fleuve ; un animal ;
Et des Poètes la servants ;
Contre tout orage un abri ;
L'arme aux Philistins si fatale ;
De l'avare un métal chéri ;
Et des Césars la capitale.
Je recèle encore un Prophète ;
Une fleur le suit pas à pas ;
D'un mont je découvre la tête ;
Je vous conduis à ce repas
Où l'eau fut en bon vin changée,
Et sûrement cela se fit
Au grand plaisir de l'assemblée.
Je crois en avoir assez dit.
Adieu, Lecteur, bonne mé noire.
De grâce, n'oubliez jamais
Que je fais grand tort à l'Histoire
Quand je me mêle dans les faits.

(Par M. C. de G. , Officier au Régiment
de Bourbonnois.)



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DISCOURS prononcés dans l'Académie Française, le Lundi 10 Juin 1787, à la Réception de M. de Rulhière. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, aux Armes de Dombes, 1787.

LE nom de M. de Rulhière rappelle tout de suite le *Discours en vers sur les Disputes*, Pièce charmante, que caractérisent un heureux mélange d'esprit & de philosophie, un ton de plaisanterie excellent, l'art de présenter les objets sous leur point de vue juste, l'art aussi difficile de combattre des erreurs sans morgue, & de ridiculiser des opinions sans persiflage une versification vive, ferme & facile; enfin l'élégance, la pureté du style, & ce goût tous les jours plus rare, qui proportionne le ton au sujet. On fait *les Disputes* par cœur; & quand un Poète a donné à la mémoire des connoisseurs deux cent vers de plus à retenir, son éloge, ce semble, est déjà fait. Cette excellente Pièce sur les *Disputes*, dit très-bien M. le Marquis de Chastellux, dans sa réponse au *Discours* du nouvel Académicien, fit dire à Voltaire, avec l'autorité de son grand âge & de sa grande renom-

mée: lisez, ceci est du bon temps. Ce grand homme la fit imprimer avec ses Écrits, comme Raphaël & Rubens, ajoute ingénieusement le Directeur de l'Académie; exposoient souvent parmi leurs tableaux ceux des Jules & des Wandyc.

Cette partie du Public pour laquelle les Gens-de-Lettres sont presque des étrangers, & qui ne les connoît que par l'impression de leurs Ouvrages, a pu jusqu'ici ne voir dans M. de Rulhière que l'Auteur plein de talent de cette Pièce des *Disputes*, de quelques contes piquans par le sujet & par l'exécution, & d'une Épître sur le renversement de sa fortune, adressée à M. de Chamfort, & imprimée, il y a douze ans, dans l'Almanach des Muses, Épître où l'on trouve les plus nobles principes de la philosophie, les plus brillantes couleurs de la poésie, & les apperçus les plus fins d'un esprit observateur.

Mais les Gens-de-Lettres & cette classe distinguée d'Amateurs, qui est la première à recevoir comme à juger leur opinion, & qui recherche les productions secrettes du talent, sont depuis long-temps accoutumés à considérer dans M. de Rulhière l'*Historien profond* & le *Philosophe politique*. Enfin, l'Académie Françoisse, qui le reçoit dans son sein, révèle d'importans travaux en les récompensant, & jouit de cette belle prérogative, qui semble être un droit du premier Corps Littéraire de la Nation, de créer pour des Écrits dont elle a la confiance, une célé-

brité proportionnée dont elle garantit la justice. Comme il y a des hommes qui veulent à toute force avoir la liberté de leurs jugemens, & qu'on auroit mauvaise grâce à les en blâmer, le Discours de M. de Rulhière nous met en état de les satisfaire; il prouve précisément le mérite dont l'Académie nous avertit, justifie ainsi les suffrages, & force ces hommes incrédules dont nous parlons, à penser enfin comme l'élite des Gens-de-Lettres & des connoisseurs.

L'Académicien auquel M. de Rulhière succède, est M. l'Abbé de Boismont, Orateur sacré, qui en commençant & en finissant sa carrière oratoire, eut en chaire la singulière occasion de sortir de la route commune du Sermon & de l'Oraison Funèbre, en prononçant au nom du Chapitre de Rouen un Discours où il annonçoit sa grâce à un coupable infortuné, & en prononçant à Paris au nom de l'humanité un Discours dont l'objet étoit d'invoquer *la charité politique* pour un hospice destiné aux Militaires & aux Prêtres délaissés dans leurs maladies. M. l'Abbé de Boismont eut le talent des vers agréables, talent que le Public ne lui connoissoit pas, & qu'il *se garda bien*, dit M. de Rulhière, *de négliger dans aucun temps de sa vie.* On prépare une Édition complète de ses Œuvres. Le nouvel Académicien dit à cette occasion une chose fort ingénieuse. *Ce n'est point à de tels Éditeurs, (la reconnoissance & le goût) qu'il faut rappeler cet ancien tableau, ou*

plutôt cet ancien emblème dans lequel on voyoit Minerve faisant battre de verges le satyre Marsias pour avoir ramassé une flûte que la Déesse avoit jetée.

M. de Rulhière a trouvé dans l'éloge de M. l'Abbé de Boissmont le sujet d'une de ces discussions Littéraires, qui sont ordinairement depuis Voltaire l'objet de ces Discours. C'est la comparaison des Ouvrages de cet Orateur avec les circonstances publiques qui ont contribué à former son goût & ses talens. Ce plan nous paroît aussi heureux qu'adroit, en ce que la marche historique a le double avantage de présenter à l'Académie ses titres de gloire dans l'éloge des grands Hommes de ce siècle, & de rappeler dans M. de Rulhière ses titres à la célébrité comme Historien, en amenant des tableaux pour lesquels il faut emprunter le pinceau de Tacite. On aime à voir le Peintre des Troubles du Nord & du Levant, tracer l'histoire de la révolution qui s'est opérée depuis quarante ans dans les Lettres Françaises, la lire en présence de l'Académie, *semblable* comme il le dit lui-même, à *Herodote lisant dans les jeux olympiques les événemens célèbres de la Grèce.*

Fontenelle, Voltaire, Montesquieu, M. de Buffon, J. J. Rousseau sont les Auteurs de cette révolution. M. de Rulhière les a peints avec autant de justice que d'esprit. Lorsque l'opinion publique est fixée, lorsque des hommes dignes de cette respectable fonction ont

fait servir leur talent à caractériser le génie, Il est difficile de dire sur les mêmes objets des choses nouvelles. M. de Rulhière a vaincu cette difficulté. Il a parlé de Fontenelle, sans répéter l'éloge si profondément ingénieux qu'en a fait M. Garat. Après l'éloquent éloge de Voltaire par M. de la Harpe, le nouvel Académicien trouve encore quelques couleurs pour le portrait de cet homme étonnant, qui long-temps *régnait sur la scène sans régner sur nos opinions*, & qui *naturalisoit parmi nous les découvertes des Philosophes Anglois*. Enfin les notes excellentes de la fable allégorique de *l'Aigle & du Hibou*, ont encore laissé à M. de Rulhière quelques traits à saisir du génie de J. J. Rousseau & de l'Historien de la Nature.

Il est d'usage dans un Discours de Réception à l'Académie Française, de louer le Cardinal de Richelieu, son fondateur. La difficulté dont nous parlions tout-à-l'heure, est la même pour cet objet. M. de Rulhière ayant fait de cet article un morceau du ton de l'Histoire, nous allons le rapporter ici, comme une preuve de son talent dans ce genre, & comme un modèle de pensées & de style.

« Les plus dangereuses factions agitoient
 » alors le Royaume; il avoit abattu, mais
 » avec une prudente modération, celle que
 » long-temps on avoit craint. Un Edit mémorable,
 » & dont enfin nous pouvons dire
 » qu'on oublia trop tôt la profonde sagesse,
 » l'Edit de grâce, accordé aux Calvinistes,

» vaincus & presque défarmés, achevoit
 » d'éteindre nos guerres de Religion; & Ri-
 » chelieu, si souvent inexorable, avoit ter-
 » miné ces longues & sanglantes dissensions
 » par la victoire & par la clémence. Mais
 » l'ambition des Grands, & sur-tout cette
 » jalousie de faveur, la plus terrible passion
 » des Cours, excitoient autour de lui de fré-
 » quens orages; tout le forçoit d'affermir, &
 » par-là même d'accroître sans cesse sa pro-
 » pre autorité qu'il avoit su confondre avec
 » l'autorité Royale. Un code de nouvelles
 » Loix, destinées par leur effrayante sévé-
 » rité à prévenir ou à dissiper tous les com-
 » plots, venoit d'être promulgué; & parmi
 » ces Loix, il y en avoit une qui proscrivoit
 » rigoureusement toutes les Assemblées. Ce-
 » pendant il apprit que le charme d'une so-
 » ciété studieuse, le mutuel intérêt de s'in-
 » struire, l'ardeur de se perfectionner reci-
 » proquement par de généreuses critiques,
 » rassembloient encore fréquemment, &
 » en secret, des hommes dont les talents
 » étoient avoués, dont les Ouvrages jouis-
 » soient de l'estime publique. Quelques-uns
 » étoient liés avec les Grands, dont il redou-
 » toit les desseins; d'autres suivoient cette
 » Religion vaincue, dont il laissoit subsister
 » les temples, & dont il ruinoit les asyles
 » fortifiés. Il vit sans crainte & sans ombrage
 » cette innocente infraction de ses loix; il
 » voulut seulement que leurs études ne fus-
 » sent plus solitaires; que leurs conférences

» ne fussent plus mystérieuses ; que la pro-
 » rection dont les Grands vouloient les ho-
 » norer , fût un honneur public pour les
 » Grands eux-mêmes ; & qu'enfin la société
 » des Hommes de-Lettres entre-eux , de-
 » vint , après la célébrité de leurs Ouvrages,
 » leur plus célèbre récompense. »

Dans la suite des morceaux à citer du Dis-
 cours de M. de Rulhière , il nous semble qu'il
 faut choisir de préférence ceux qui , par leur
 objet , par des idées philosophiques & neu-
 ves , par des expressions lumineuses , éner-
 giques & profondes , enfin par la physionomie
 de l'histoire , caractérisent particulièrement
 le talent de l'Auteur. Celui-ci est du nombre.

« Mon sujet me conduit à des souvenirs
 » douloureux ; il me force à rappeler la perte
 » d'un Prince , dont les vertus , acquises
 » dans le silence & au pied du trône , revî-
 » vent aujourd'hui dans toute la gloire qui
 » leur étoit dûe , & sur le trône même ; mais
 » quand nous perdîmes le Dauphin , père du
 » Prince qui nous gouverne , nous trem-
 » blions pour un avenir incertain , & tout
 » sembloit aggraver ce malheur. La Nation,
 » aigrie par de longues infortunes , imputoit
 » les désastres aux fautes : l'espérance & la
 » crainte fixoient également tous les regards
 » sur le jeune Héritier du pouvoir suprême.
 » Ses vertus , long temps enveloppées d'une
 » sage réserve , sortoient enfin de cette es-
 » pèce de nuage , & commençoient à se
 » montrer dans tout leur éclat. On se flattoit

» que, parvenu à l'âge de tout voir, de tout
 » observer, de tout retenir, la Cour auroit
 » du moins à redouter en lui un censeur
 » muet, mais dont les secrettes observations
 » deviendroient pour l'avenir des arrêts de
 » faveur ou de disgrâce; & la perte d'un
 » Prince qui ne regnoit pas encore, parut
 » presque un changement de règne. »

Le dernier trait de ce morceau est une de ces idées qui ne peuvent venir qu'à un esprit très-philosophique, parce qu'elles sont le résultat d'une observation profonde, & du recueillement de la pensée.

L'esprit, que la discussion fatiguerait, surtout dans un auditoire, si elle étoit prolongée, est dans ce Discours de temps en temps égayé par quelques traits piquans naturellement amenés, & par des détails faits pour être généralement goûtés, par ce qu'ils montrent & par ce qu'ils voilent; tels, par exemple, que le morceau d'un ton contrastant sur les dévotés du grand monde, morceau dont l'effet sur l'auditoire fut sans doute celui que l'Auteur s'en étoit promis.

On fait gré à M. de Rulhière de rapporter ce mot du Dauphin, père du Roi, qui caractérise si bien sa modestie. Un fameux Artiste, dont le ciseau a immortalisé les traits de plusieurs grands Hommes, lui ayant demandé de faire son buste, il répondit: *un jour, peut-être!* On apprend avec autant de plaisir un mot peu connu de Fontenelle dans sa centième année. Il le dit à l'occasion du ton aigr-

matif qu'il entendoit autour de lui, & qui étoit l'abus du nouveau caractère d'esprit amené par la révolution des Lettres & de la philosophie. *Je suis effrayé, disoit-il, de l'horrible certitude que je rencontre à présent partout.*

Nous avons mis le Lecteur à portée de juger, par ces citations, que le Discours de M. de Rulhière est l'Ouvrage d'un esprit supérieur, qu'il respire l'amour des Lettres; que l'Écrivain plein de goût, le penseur éclairé s'y montrent avec éclat, & qu'il se distingue par cette mesure dans les pensées, qui est le tact du Philosophe. Nous laissons à d'autres Critiques le soin de relever quelques légères négligences de style, & de temps en temps un peu de recherche dans l'opposition des pensées & des mots.

La réponse de M. le Marquis de Chatellux, Directeur de l'Académie, pleine de pensées ingénieuses, grandes & philosophiques, & d'une louange délicate, exprimées avec élégance, est digne de l'Auteur distingué du Livre de la *Félicité Publique*. Les deux Orateurs n'ont pas perdu l'heureuse occasion d'exprimer les sentimens de la Nation pour cette Assemblée mémorable, qui doit faire époque dans l'Histoire de la France, &, ce qui est plus intéressant, dans son bonheur.



CONSIDÉRATIONS sur la Société, & sur les moyens de ramener l'ordre & la jécunité dans son sein. 2 vol. in-12. A Paris, chez Royez, quai des Augustins.

Nous avons déjà fait connoître une partie des idées que renferme cet ouvrage, qui reparoit aujourd'hui sous un titre plus analogue à son objet, & avec des additions qui ajoutent à son utilité. « Les Allemands ; » dit l'Auteur, en lui faisant l'honneur de « le traduire, ont prouvé qu'ils ne le rangeoient pas dans la classe de nos productions frivoles ».

Et en effet, il n'y a rien de moins frivole que les sujets qui y sont traités. L'Auteur y a approfondi les questions qui touchent de plus près à l'ordre public, à l'administration de la justice, & à la réformation des mœurs.

Dans les premiers Chapitres, M. de la Croix remonte à l'origine de la civilisation. Il en observe les avantages, & les vices qu'elle a fait naître ; il examine les réglemens que l'on a opposés aux injustices, aux troubles que la force, que l'esprit de domination ont multipliés.

Il indique les moyens de prévenir les erreurs funestes à l'innocence, dans un chapitre qu'il a intitulé *des faits justificatifs*. Ses raisonnemens sont fortifiés d'exemples & de